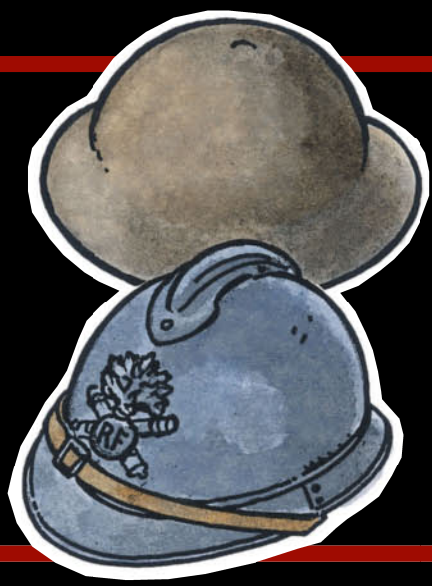




TARDI 1917 VERNEY



“Jamais chef n'eut un plus grand pouvoir que le généralissime de 1914 ! Et jamais chef répondit aussi peu aux espérances fondées sur lui.” Lieutenant colonel (breveté) Melot dans *La Vérité sur la guerre*.

“L'expérience a fait ses preuves, la victoire est certaine, je vous en donne l'assurance, l'ennemi l'apprendra à ses dépens.” Le 15 décembre 1916, Nivelle, le nouveau généralissime.





Si les Allemands reculaient, c'était pour réduire leur front et mieux se retrancher... Ils nous avaient déjà fait le coup. Les rares bicoques encore debout, ils les avaient détruites au dernier moment avant de se replier, laissant derrière eux des routes piégées et des puits empoisonnés. Il fallait faire rudement gaffe où on posait les pieds et ne boire que du vin.



On s'est donc retrouvés face à face avec les Boches, mais seulement un peu plus loin et un peu plus tard. Il nous semblait qu'elle ne s'arrêterait jamais, cette putain de guerre!



On massacrait aussi sur les mers, paraît-il, et on comptait en tonnes ce qu'on envoyait par le fond. Mais d'un périscope à un autre, c'était la même cible, la même idée, et le même pauvre bougre qu'on assassinait au nom de la patrie... Parce que nous étions tous des enfants d'une patrie et que c'était bien là notre malheur.

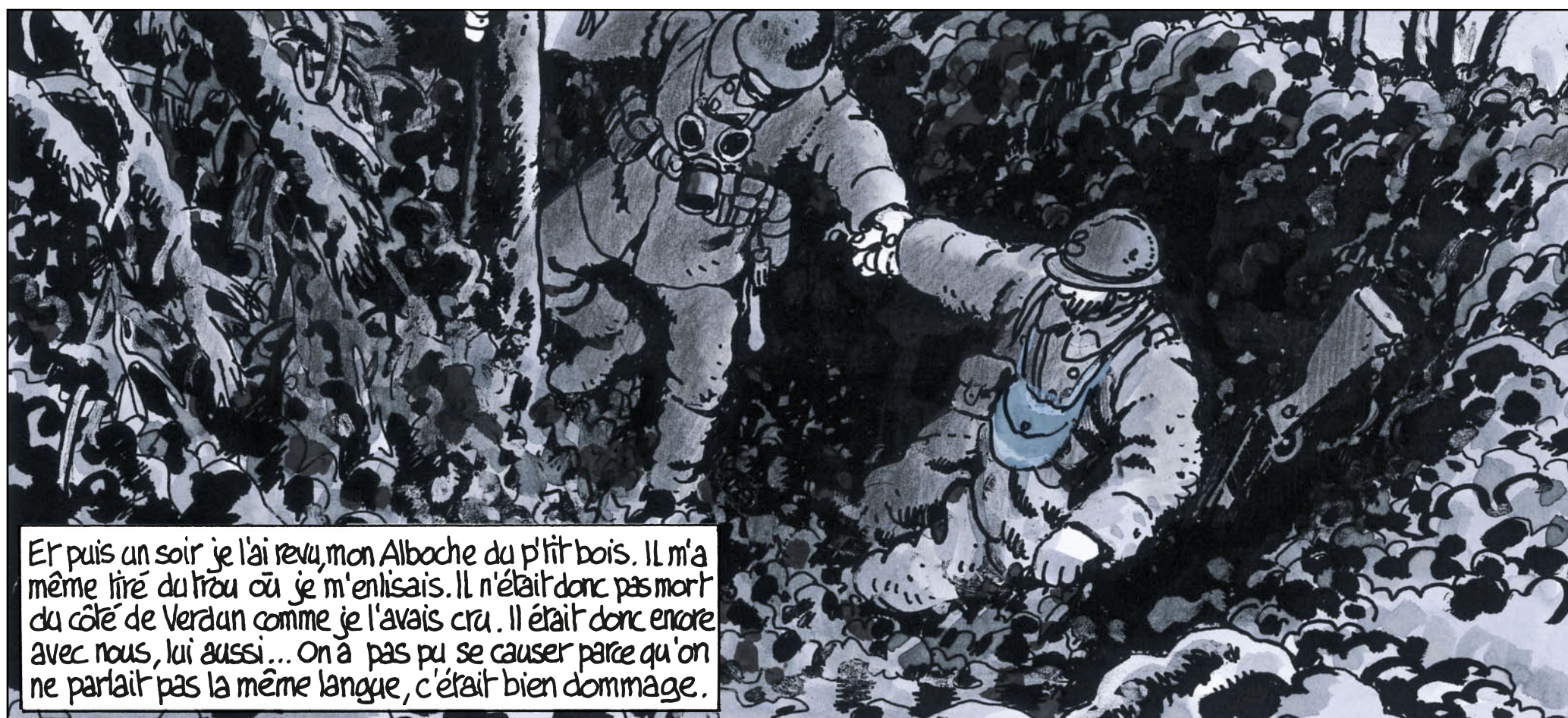


Les Allemands, eux aussi, se faisaient rataliner au fond de leurs tranchées avec l'illusion de calancher pour leur patrie. De plus, ils mouraient le ventre vide. A Berlin, on ne bouffait plus que des navets, mais comme Guillaume ne faisait pas encore la queue pour les patates, la guerre continuait.



On refilait un coup de rouquin au type qu'on avait voulu tuer deux minutes plus tôt et qui, blessé, venait de se rendre. C'était absurde mais c'était dans les conventions. Sapin l'aurait bien achevé, le mitrailleur boche qui avait descendu Frelon et Lamanlin.

Ça arrivait quelquefois qu'on ne passe pas de prisonniers. C'était pas dans les règles, ça, mais qu'il y en ait eu des règles, là où on nous avait placés, c'était un vrai foutage de gueule ou je m'y connais pas ! Trop tard pour les leçons de maintien !



Et puis un soir je l'ai revu, mon Alboche du p'tit bois. Il m'a même tiré du trou où je m'enlisais. Il n'était donc pas mort du côté de Verdun comme je l'avais cru. Il était donc encore avec nous, lui aussi... On a pas pu se causer parce qu'on ne parlait pas la même langue, c'était bien dommage.



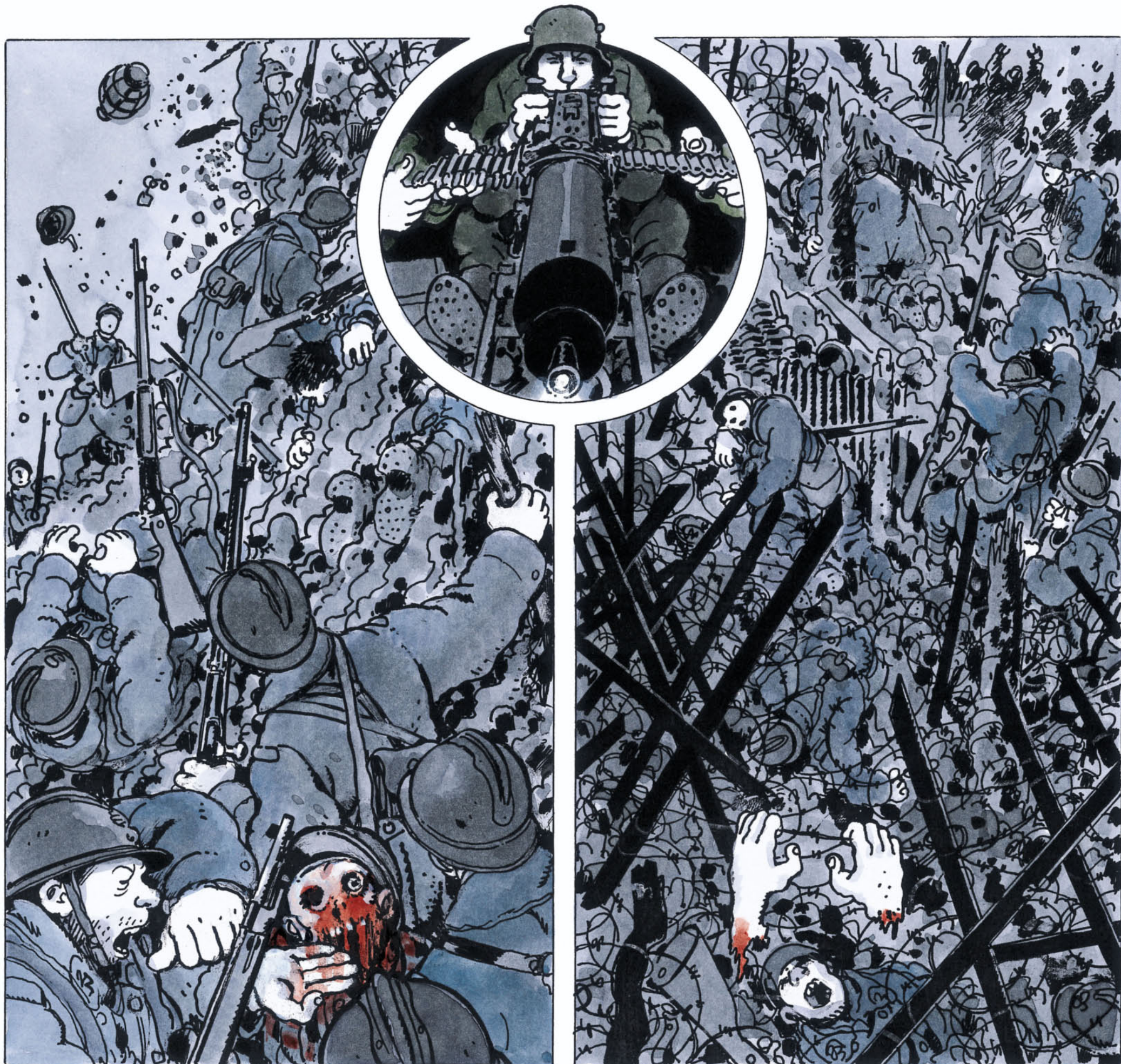
Un plateau truffé d'artillerie et de blockhaus, voilà ce qu'on était censés prendre en partant du bas et, bien entendu, face aux mitrailleuses. On allait s'en occuper vite fait bien fait, de ce plateau, sous la neige de ce mois d'avril. C'était l'offensive de la victoire tant annoncée depuis des semaines par cette baderne de Nivelle. On était à Craonne et on ne pouvait pas rêver pire endroit au monde !



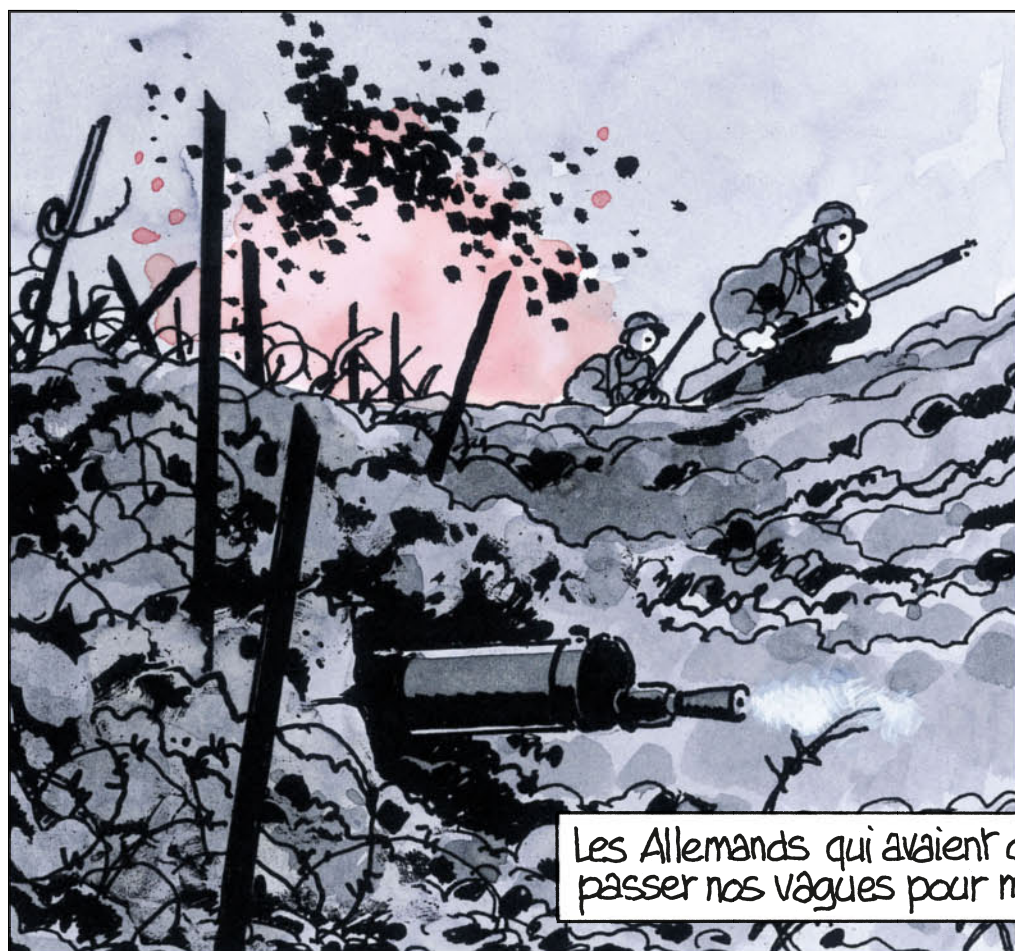
Faisant bien sûr partie des premières vagues d'assaut, les tirailleurs sénégalais sont tombés par milliers seulement pour des prunes.



On était à Craonne et on venait d'hériter de toutes les véroles à la fois.



On y est retournés encore et encore, sans jamais réussir à prendre pied sur ce foutu plateau ! En bas, la plaine était bleue. On patageait dans les viscères. Nous étions abandonnés entre les pattes d'un individu incompetent et bête, haut placé dans la hiérarchie des assassins.

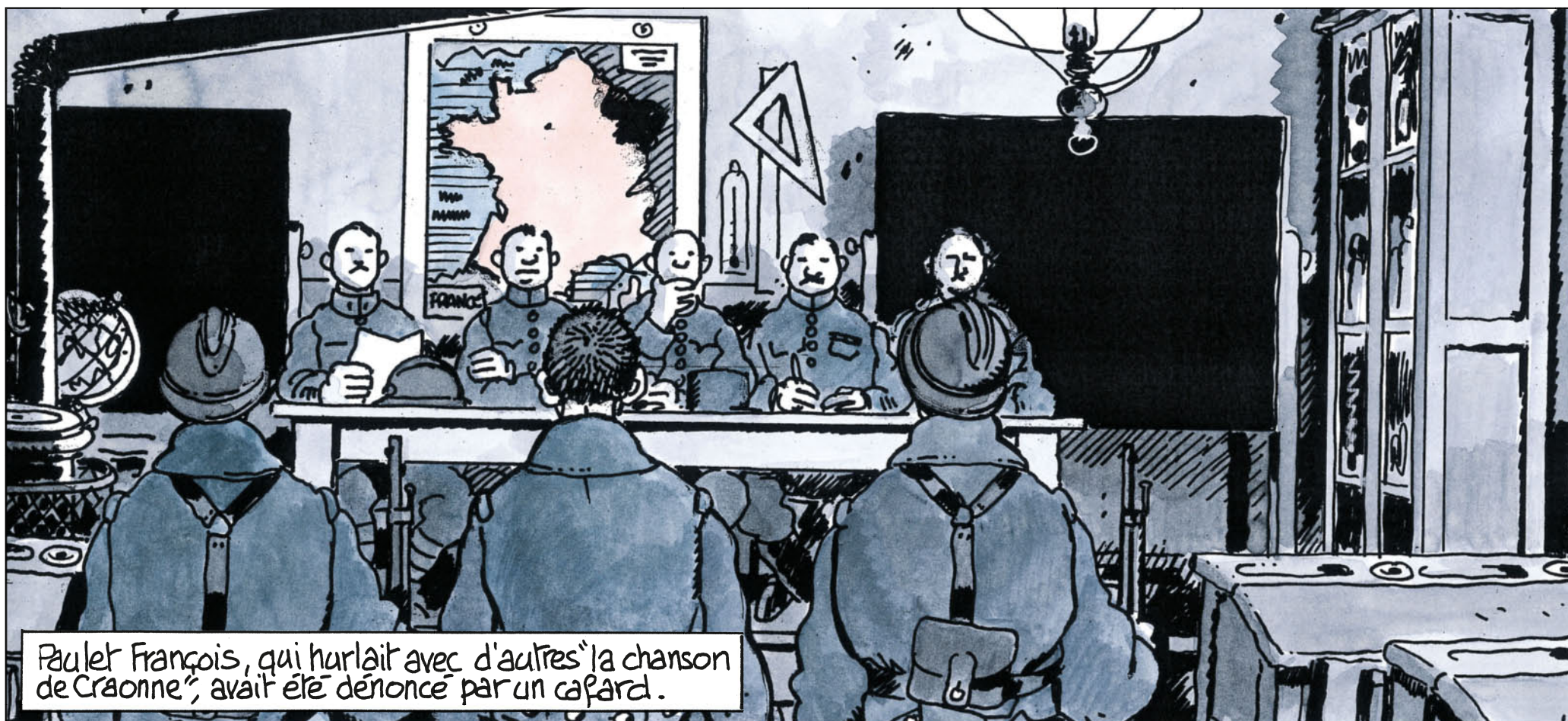


Les Allemands qui avaient creusé des galeries laissaient passer nos vagues pour mieux les prendre à revers.



On voulait les copains virer au noir sur les séchoirs, d'autres appelaient les brancardiers, leur mère ou la Sainte Vierge, mais tous, à coup sûr, auraient bien voulu voir le général à leur place ! C'était pas sérieux. Un délire d'agonisant, sans doute, qui leur faisait perdre la tête !





Pauler François, qui hurlait avec d'autres la chanson de Craonne, avait été dénoncé par un cafard.



Plus grave encore, il avait refusé de remonter en ligne, parce que c'était la grève. Le conseil de guerre parlait de mutinerie, bien qu'aucun officier n'ait été brutalisé par les hommes de sa compagnie.

Tout ce qu'a déclaré Pauler s'est retourné contre lui. Il leur a dit qu'il n'en pouvait plus. Il a exprimé son découragement et sa révolte, après les assauts inutiles et meurtriers du mois d'avril. Plus grave encore: il a refusé de moucharder ceux qui lui avaient appris les paroles de la chanson.

Il savait, en rentrant dans la salle de classe, que son sort était réglé avant même qu'il n'ait ouvert la bouche. Ses "juges" lui ont dit: «Vous n'êtes pas digne d'être Français!» ... Comme si ça avait une quelconque importance!

Pas de circonstances atténuantes pour Pauler... D'autres avaient eu plus de chance. Après avoir accompli son indigne besogne, le "tribunal" s'en est allé, la conscience tranquille et assez fier d'appartenir à l'armée française.

Ils ont bouclé Pauler dans une cave. Dehors, deux pandores montaient la garde. Il avait entendu dire que des gendarmes avaient été abattus par des soldats, pour avoir fait passer en conseil de guerre, un jeune troufion qui avait piqué du pinard. Ça lui mettait un peu de baume au cœur à Pauler. Il a refusé de recevoir l'aumônier et n'a pas touché à la nourriture qu'on lui avait apportée, mais puisqu'on lui avait laissé son perlot, il s'est roulé une cigarette en attendant que le jour se lève.

